

MARIE-JEANNE HOFFNER

RÉSIDENCES DE L'ART EN DORDOGNE

CHÂTEAU DE MONBAZILLAC - 2010

Architecture du déplacement

Point d'atelier pour Marie-Jeanne Hoffner, la pensée se loge ailleurs, au creux de toutes les architectures singulières appelées à jaloner sa vie. Durant sa résidence au Château de Monbazillac (2011), dans le cadre des « Résidences de l'Art en Dordogne », l'artiste s'est promis d'exprimer au rythme effréné d'une maison par jour, les méandres de sa psyché.

Avec, en tête, le souvenir de la demeure familiale, Marie-Jeanne Hoffner esquisse les contours d'une maison primordiale. Celle qui incarne le premier monde de l'homme. Réduite à une coquille vide qu'elle transporte, convoque et confronte à l'espace réel (centre d'arts, musées, galeries...), cette maison éveille les propos de Bachelard dans « la poétique de l'espace » : « En somme, la maison natale a inscrit en nous la hiérarchie des différentes fonctions d'habiter. Nous sommes le diagramme des fonctions d'habiter cette maison-là et toutes les autres maisons ne sont que des variations d'un thème fondamental. Le mot habitude est un mot trop usé pour dire cette liaison passionnée de notre corps qui n'oublie pas la maison inoubliable ».

La voie est désormais toute tracée pour cette artiste nomade. En 2006, avec « Heimlich-What belongs to the house », elle reconstitue ainsi dans une architecture victorienne de Melbourne (Australie), le squelette de sa maison de Châteauroux (France). L'une vient s'enchâsser dans l'autre sans même s'imposer. La structure dessine dans l'espace une architecture reproduite avec justesse, dépouillée de toute anecdote. Le glissement du plan dans le centre d'art renvoie à l'intervention de Daniel Buren en 1982 : à partir de deux maisons construites par Mies van der Rohe (le plan de la maison Lange et celui de la maison Esters réunis par une même entrée). Parallèlement, dans une autre salle d'exposition, Marie-Jeanne Hoffner représente la fragmentation des plans d'une perspective qui renvoie à l'espace mitoyen où le visiteur est appelé à reconstituer les grandes lignes de l'espace traversé quelques minutes plus tôt. L'artiste recourt à la même règle du jeu dans sa vidéo « My house in Australia » (2008), si ce n'est que les personnes interrogées doivent se rappeler d'un lieu qu'ils n'ont jamais arpenté.

L'artiste israélienne Maya Zack explore la mémoire en tant que système cognitif avec ses failles et ses oublis, qui comme Marie-Jeanne Hoffner, esquisse en grisaille les approximations de son orateur sur la hauteur des meubles, ou encore la couleur des murs, pour reconstituer l'intérieur d'une famille juive allemande juste avant la seconde guerre mondiale (« Living room 3 » 2009-2010).

Les multiples allers-retours entre l'espace vécu, sa description et l'espace projeté brouillent un peu plus les contours de l'œuvre de Marie-Jeanne Hoffner. Si le projet recèle une dimension intimiste, l'exactitude des dimensions et la radicalité de l'intervention sont d'ordre plus conceptuel. La forme devient une forme d'enregistrement et/ou d'organisation dans la veine d'un Stanley Brown. Pour l'exposition de Malmö (Suède) organisée à distance en 2008, l'artiste est contrainte de travailler à l'aveugle. Après avoir compulsé de multiples images de l'espace à différents moments d'expositions, une confusion se crée et elle cherche alors à faire resurgir la fenêtre, entre-aperçue sur de rares clichés, en déroulant à l'emplacement exact une impression de faible qualité à l'échelle 1 (« JPEG »). Proche de Ceal Floyer qui considère l'art comme « une manifestation, un cheval de Troie pour les idées », l'installation appelle un regard en creux. Il en est de même de la portion de mur radiographiée par Erik Duyckaerts (« Introspection », 1999) ou du projet « The hidden images » (2009) mené par Marie-Jeanne Hoffner sur un chantier de Bristol (Angleterre), tous deux porteurs d'une histoire qui ne demande qu'à resurgir.

Le travail de Marie-Jeanne Hoffner touche plus à la vision qu'à la vue par la mise en forme d'un mouvement, d'un rapport, d'une distance. Elle donne à voir de fausses images qui sont néanmoins d'une grande justesse ; comme cette découpe de montagne « Mount » dans « A room with a view » en 2007 à Hobart (Tasmanie) qui fait pourtant totalement abstraction du relief alentour. Comme les vues du Colorado (« Rocky Mountains and Tired Indians », 1965) peintes par David Hockney, dans un atelier sans fenêtre. Découle de cette situation

absurde, une vision du paysage mêlée de référents multiples, du croquis géologique à des idées plus romantiques. C'est ce qui se dégage des propositions de Marie-Jeanne Hoffner, notamment pour la pièce « Floor (lit up) » réalisée dans un magasin désaffecté irlandais en 2009, où l'artiste fait léviter les matériaux abandonnés sur place -des plaques de moquettes noires- en les éclairant judicieusement par en dessous. De même, pour l'exposition « At home » de 2007 à Nevers, elle décide de révéler l'architecture de l'appartement HLM à travers les interstices des cloisons en médium rétro-éclairées. Sur le modèle des « Appartements » de Pascal Convert (1992), le logement génère un sentiment de malaise indéfinissable. En recouvrant les murs et en occultant toutes les fenêtres à l'exception d'une seule, avec vue sur la Loire, l'artiste nous rend prisonniers des limites de notre propre regard.

Marie-Jeanne Hoffner procède à d'autres mises en abîmes d'espaces avec le dessin sur bâche qui vient s'adosser à l'architecture existante, telle la « Rampe d'escalier » de la Galerie municipale de Vitry-sur-Seine (2007) entièrement redessinée au feutre sur des lés souples de PVC. Au musée de Sérignan (France) en 2010, avec « Perspectives », elle choisit de retourner l'espace comme un gant. Bien que son travail repose sur un principe de redondances, de répétitions, voire de reconnaissances, le spectateur se perd dans les méandres du relevé d'architecte et n'a pas toujours immédiatement conscience du redoublement du réel qui lui est proposé. Mais Marie-Jeanne Hoffner préfère l'abandonner à sa déambulation d'un espace mental à l'autre. Pour « Punto de Vista » en Argentine en 2008, elle opère un jeu de dédoublement. Les volumes et les circulations de l'ancien appartement du quartier Palermo à Buenos Aires qui sert de galerie sont reproduits sur différents supports (photographie collée sur le mur, maquette dépourvue de ses murs extérieurs). Autant de fragments dispersés que le spectateur doit rassembler dans son déplacement et sa pensée. De même, à Monbazillac (2011), les petits paysages à la japonaise montés sur plateaux en bois peint et sur pierres, confrontés aux maquettes de balsa et aux frêles structures à échelle 1, incitent à renouveler l'expérience du sensible, en mettant à l'épreuve l'œil/corps. A l'image de la déconnexion des organes perceptifs que nous éprouvons chaque jour un peu plus avec les interfaces et les tablettes digitales, l'installation distille des éléments épars que le spectateur enregistre, parfois, malgré lui.

Aussi ses installations questionnent-elles la place du visiteur, son point de vue et son rapport au réel. Quelle attention porte-t-il aux circulations, à la lumière, à la tonalité des murs de la salle d'exposition ? L'artiste s'attache aux principes de la phénoménologie de la perception en encourageant le visiteur à aller au-delà d'une posture passive. Ses propositions convoquent l'élargissement de la conscience perceptive. Le spectateur-acteur est invité à circuler dans cette œuvre, où règnent indistinctement l'absence et l'essence des choses. Il semble à la recherche d'une image finale, à la fois somme de toutes ces approches du réel et condensé d'expériences.

Alexandra Fau,
commissaire d'expositions, critique d'art
et enseignante en histoire de l'art.